



HAL
open science

L'antiféminisme des femmes aux Etats-Unis: symptôme d'une Amérique illibérale?

Claire Sorin Delpuech

► To cite this version:

Claire Sorin Delpuech. L'antiféminisme des femmes aux Etats-Unis: symptôme d'une Amérique illibérale?. 20&21. Revue d'histoire, 2022. <hal-04940672>

HAL Id: hal-04940672

<https://hal.science/hal-04940672v1>

Submitted on 11 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'antiféminisme des femmes aux États-Unis, symptôme d'une Amérique illibérale ? Le cas de *womenagainstfeminisme.com*

Cet article propose une analyse des discours antiféministes produits par des Américaines et de plus en plus visibles sur le web depuis quelques années. Il identifie la manosphère et les mouvements opposés à l'avortement comme deux matrices de l'antiféminisme susceptibles d'attirer et de mobiliser les jeunes générations en maniant une rhétorique colorée de valeurs universalistes défendant la justice et la vie pour tous. L'étude du site *womenagainstfeminism.com* révèle que le mouvement pour les droits des hommes (confusément associés aux droits de l'Homme), est influente auprès des (jeunes) femmes qui identifient le féminisme à un mouvement intolérant et souvent misandre. L'analyse se concentre sur un corpus de 200 vidéos où les militantes expriment leur rejet du féminisme contemporain, offrant ainsi une mosaïque de portraits parlants qui mettent au jour la dimension intellectuelle et émotionnelle de leurs cheminements parfois ambigus entre discours féministes et antiféministes. L'étude prend également en compte les voix minoritaires au sein du mouvement *Women Against Feminism* en se centrant sur les vidéos postées par des personnes transgenre et issues de minorités raciales.

This article focuses on women's antifeminist online discourses. It suggests that the cyberactivism of the manosphere and the prolife movement constitute two matrixes of antifeminism which effectively appeal to (young) women through the defense of universal values such as justice and life for all. The case of *womenagainstfeminism.com* shows that it is deeply influenced by the men's rights movement's rhetoric as many women reject feminism as an angry, intolerant man-hating movement. The analysis of 200 self-videos posted on the site reveals the intellectual and emotional processes that led these women to regard feminism as an ideology that they reject but also borrow from. Special attention is also paid to the sexual and racial minorities that are represented in the videos.

Introduction

L'antiféminisme au féminin dans le cyberspace

La manosphère

Le mouvement pro-vie

***Womenagainstfeminism.com* : une fenêtre sur l'antiféminisme contemporain**

Genèse et anatomie du site

Stratégies et orientation idéologique

Mise en scène et vision(s) des (anti)féministes

Voix minoritaires

Conclusion

La présidence de Donald Trump a été marquée par l'amplification d'un mouvement féministe parfois qualifié de « quatrième vague »¹ : en témoignent, entre autres, la Marche des femmes qui a rassemblé 4 millions de personnes au lendemain de son élection et la réactivation du hashtag #MeToo dans le sillage de l'affaire Weinstein. Mais ce sont également des femmes, essentiellement blanches et non diplômées, qui ont contribué à porter Donald Trump au pouvoir. Loin de constituer un fait anormal, ce soutien signale la présence et le poids des femmes dans l'antiféminisme qui est essentiellement, comme le souligne la sociologue canadienne Diane Lamoureux, un contre mouvement enraciné dans une pensée conservatrice². Ce poids compte aujourd'hui, comme le montrent, notamment, la nomination récente d'Amy Coney Barrett à la Cour Suprême, et la mobilisation continue d'organisations féminines conservatrices puissantes comme *Eagle Forum* (1972), *Concerned Women for America* (1979), ou *Independent Women's Forum* (1992)³.

L'antiféminisme des femmes n'est évidemment pas un phénomène nouveau ; il est aussi ancien que le mouvement qu'il combat, peut-être plus ancien même, comme le suggère l'historienne Christine Bard qui émet l'hypothèse que l'antiféminisme précéderait le féminisme, et que le féminisme serait « réaction à l'antiféminisme anticipant l'émancipation redoutée »⁴. Replacer l'antiféminisme dans une tradition historique nous oblige à le penser au pluriel, comme le mouvement auquel il s'oppose ; il est en effet plus pertinent de parler *des* antiféminismes et *des* féminismes pour appréhender la diversité diachronique et synchronique de ces mouvements qu'il faut toujours s'efforcer de resituer dans leur contexte historique et dialogique.

Ainsi, c'est la question du suffrage qui mobilise les antiféministes de la première vague car celles-ci redoutent que la corruption de la sphère politique ne contamine les femmes et n'affaiblisse leur mission domestique et sociale⁵. Au moment de la deuxième vague, c'est la question de la liberté du corps féminin et le passage de *l'Equal Rights Amendment*⁶ qui préoccupent les antiféministes. Beaucoup de femmes, notamment pour des raisons religieuses, se sont investies dans la lutte contre *Roe v. Wade*⁷, et la conservatrice Phyllis Schlafly, agitant le spectre de la perte des privilèges réservés aux Américaines, a joué un rôle central dans la lutte contre l'ERA ; toutefois, Schlafly n'est que la figure émergée d'un iceberg d'antiféminisme qui gagne en volume lors du « retour de bâton » face aux avancées

¹ Par commodité, j'emploierai la métaphore de la vague, souvent utilisée pour désigner les différents temps forts ayant marqué l'histoire du féminisme. Cette métaphore a fait toutefois l'objet de critiques soulignant qu'elle donne une vision linéaire, téléologique du mouvement et tend à masquer la diversité des approches à l'intérieur d'un même moment. Voir Angela McRobbie, "Inside and Outside the Feminist Academy", *Australian Feminist Studies*, 24 (59), mars 2009, p. 123-138, p. 126 et Nancy Hewett (dir.), *No Permanent Waves: Recasting Histories of U.S. Feminisms*, New Jersey, Rutgers University Press, 2010.

² Diane Lamoureux, « L'antiféminisme comme conservatisme », in Christine Bard, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri (dir.), *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, PUF, 2019, p. 51-77.

³ Pour une étude approfondie de l'impact de ces organisations, voir Ronnee Schreiber, *Righting Feminism*, New York, Oxford University Press, 2008.

⁴ Christine Bard, « A contre-vagues : introduction », in Christine Bard, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri (dir.), *Antiféminismes et masculinismes*, op.cit., p. 7-49, p.11.

⁵ Manuela Thurner, "Better Citizens Without the Ballot: American Anti-suffrage Women and Their Rationale During the progressive Era", in *One Woman, One Vote*, Marjorie Spruill Wheeler (dir.), Newsage Press, p. 203-220.

⁶ Formulé en 1921, approuvé par le Congrès en 1972, cet amendement stipule que l'égalité des droits devant la loi ne peut être refusée ou limitée pour raison d'appartenance sexuelle. Il n'a pas été ratifié à ce jour.

⁷ *Roe v. Wade* désigne la décision de la Cour Suprême en 1973 légalisant l'IVG pendant les deux premiers trimestres de la grossesse. Voir Karissa Haugeberg, *Women Against Abortion : Inside the Largest Moral Majority Reform Movement of the 20th Century*, University of Illinois Press, 2017.

féministes, un phénomène que décrit Susan Faludi dans un ouvrage exposant le rôle des médias de masse dans l'Amérique conservatrice des années 1980⁸.

Depuis les années 1990, le mouvement féministe est entré dans une troisième vague qu'il est complexe de définir avec précision tant il s'agit d'un mouvement protéiforme, contradictoire, multiculturel et individualiste. Les générations de la troisième vague, nées entre 1963 et les années 1990, ont grandi avec les acquis féministes de la vague précédente dont elles poursuivent le travail tout en s'en démarquant. Elles adoptent une perspective inclusive et globaliste, s'ouvrant aux personnes transgenres et plus largement aux communautés LGBTQ ainsi qu'aux féminismes des pays en voie de développement. La troisième vague épouse également la théorie des identités intersectionnelles produites par le croisement de différentes catégories incluant l'appartenance ethnique ou raciale, le statut économique et l'orientation sexuelle⁹. Depuis une dizaine d'années, prolongeant cette évolution, l'expression « quatrième vague » est utilisée par certains pour qualifier un féminisme cristallisé autour de questions de harcèlement dans la rue ou au travail, d'agression sexuelle, de culture du viol et d'identités de genre. La particularité de la quatrième vague est qu'elle se déploie essentiellement sur les réseaux sociaux (*#MeToo*, *Time's Up...*), développant le potentiel d'un cyberactivisme capable de générer des actions collectives importantes, en ligne comme dans la rue, comme la Marche des femmes par exemple¹⁰.

Dans ce contexte, alors qu'un nombre accru d'Étatsunien.ne.s disent être sensibles aux discriminations à l'encontre des femmes et s'identifier au féminisme, on assiste également à un regain de discours antiféministes, tenus notamment par des femmes¹¹.

Qui sont les militantes antiféministes aujourd'hui ? Quels sont les points du féminisme contemporain qu'elles critiquent et leur mobilisation constitue-t-elle une menace pour les droits des femmes ? Plus largement, l'antiféminisme au féminin est-il le symptôme d'une Amérique qui deviendrait illibérale ?

Cet article propose d'aborder ces questions en examinant, d'une part, les discours hostiles au féminisme et aux féministes qui se déploient dans le cyberspace depuis une dizaine d'années et en proposant, d'autre part, une étude de cas portant sur un site en particulier. Il s'agira d'abord d'esquisser les contours du cyberantiféminisme au féminin en identifiant deux grandes matrices de l'idéologie antiféministe. Dans un deuxième temps, l'étude du site *womenagainst feminism.com*, créé en 2013, offrira une analyse plus nuancée des arguments, des stratégies et des voix qui se mettent en scène pour promouvoir une vision négative du féminisme.

⁸ Susan Faludi, *Backlash : the Undeclared War against Women*, Crown Publishing Group, 1991.

⁹ Rory Dicker, *A History of U.S. Feminisms*, Seal Press, 2016, p. 103-137.

¹⁰ Sur la quatrième vague, lire les articles de Vox <https://www.vox.com/2018/3/20/16955588/feminism-waves-explained-first-second-third-fourth> et du Guardian <https://www.theguardian.com/world/2013/dec/10/fourth-wave-feminism-rebel-women>

¹¹ Selon un sondage yougovAmerica de 2018, 30% des Américains, contre 26% en 2016, se déclarent féministes. Ces chiffres sont de 38% chez les femmes (contre 32% en 2016). Dans le même temps, le sondage indique que 48% des femmes ne s'identifient pas au féminisme parce qu'elles trouvent que le mouvement est trop extrême, ne représente pas le « vrai » féminisme ou est un mouvement anti-homme. <https://today.yougov.com/topics/lifestyle/articles-reports/2018/08/09/feminism-american-women-2018>, consulté le 18 juin 2021.

Toutefois, d'autres études indiquent des chiffres très différents : selon un sondage du *Washington Post* de 2016, 60% des Américaines s'identifient comme féministes, 30% se déclarent non féministes et 2% antiféministes. <https://www.washingtonpost.com/graphics/national/feminism-project/poll/>, consulté le 18 juin 2021.

L'antiféminisme au féminin dans le cyberspace

Le développement rapide des plateformes numériques et des réseaux sociaux a permis aux mouvements féministes et antiféministes de propager leurs messages au-delà des institutions politiques et de créer des espaces d'engagement individuels et collectifs qui contribuent à accroître un activisme de la base dont le degré varie grandement selon les individus. Ces dernières années, de nombreuses campagnes centrées sur les femmes ou le féminisme ont envahi la toile : #YesAllWomen, #HeforShe, #MeToo, #NotAllMen, #Bringbackourgirls, etc. La plupart de ces campagnes sont nées aux États-Unis et certaines ont été déclenchées par des actes misogynes, comme la tuerie d'Isla Vista en mai 2014 ou l'affaire Harvey Weinstein, révélée en octobre 2017. En quelques années, le réseau social de microblogage Twitter a, à lui seul, enregistré une augmentation de 300% des conversations relatives au féminisme et les femmes seraient plus actives sur toutes les grandes plateformes, à l'exception de LinkedIn¹². Selon Héloïse Michaud, « ces campagnes, parfois qualifiées de *hashtag feminism*, sont une version moderne des groupes de conscientisation du féminisme de la deuxième vague et forment des communautés où les femmes, en particulier, peuvent librement exprimer leurs expériences et leurs croyances »¹³.

La visibilité accrue des militantes féministes et des témoignages de femmes victimes de harcèlement, de discrimination sexuelle et de violences conjugales est un des facteurs expliquant le regain des réactions antiféministes sur le web, et notamment celles émanant de la manosphère, que l'on peut identifier comme l'une des matrices de l'antiféminisme contemporain. Ce néologisme d'une dizaine d'années désigne l'ensemble des blogs et des plateformes animés par et pour des hommes et consacrés à des problématiques masculines¹⁴. Produit dérivé du mouvement pour les droits des hommes des années 1970 qui dénonçait le féminisme comme les sources de l'oppression masculine, la manosphère se caractérise par des discours misogynes dont le degré de haine a augmenté ces dernières années, avec l'apparition de groupes comme *MGTOW (Men Going Their Own Way)*, *Incels (Involuntary Celibates)* et *TRP (/r/TheRedPill)* qui tendent à supplanter sur le web les communautés plus anciennes comme *MRA (Men's Rights Activists)* et *Pick Up Artists*¹⁵.

MGTOW dépeint les sociétés occidentales comme gynocentriques et manipulées par les féministes, et les femmes comme des êtres toxiques qu'il faut s'efforcer d'abandonner ; *Incels* regroupe essentiellement de jeunes hommes sexuellement et sentimentalement frustrés, unis par un sentiment de rejet et de rage à l'encontre du sexe féminin, et faisant volontiers l'apologie de la violence. Le groupe */r/ TheRed Pill* a émergé dans le sillage du *Gamergate*¹⁶ en 2014 et il regroupe des antiféministes qui sont aussi antisémites, homophobes et transphobes. D'une façon générale, ces groupes masculinistes sont proches de l'*alt right* et des suprématistes blancs. Beaucoup utilisent la métaphore de la pilule rouge, empruntée au film *Matrix*, pour signifier qu'ils ont fait le choix de la lucidité et de la confrontation au monde réel qu'ils perçoivent comme dominé par le féminisme.

¹² <https://time.com/3319081/whyistayed-hashtag-feminism-activism/>, consulté le 12 février 2021.

¹³ Héloïse Michaud, « 'Parce que mon copain me traite bien' : Étude du tumblr « Women against feminism », in Christine Bard, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri (dir.), *Antiféminismes et masculinismes*, op.cit., p. 205-239, p. 210.

¹⁴ Mélissa Blais et Francis-Dupuis-Déri (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec, l'antiféminisme démasqué*, Montréal, les éditions du remue-ménage, 2015.

¹⁵ <https://arxiv.org/pdf/2001.07600.pdf>, p. 1-2.

¹⁶ Le gamergate désigne une série de controverses liées à l'industrie des jeux vidéo accusée de promouvoir le sexisme et la misogynie ; des points de convergence ont été soulignés entre les partisans du mouvement combattant le « politiquement correct » et défendant la liberté des jeux vidéo, et l'*alt-right*, un courant réactionnaire du parti républicain redynamisé par la candidature de Donald Trump et dominé par des idées racistes, xénophobes, antiféministes et anti LGBT : https://www.lemonde.fr/pixels/article/2016/08/31/gamergate-alt-right-sur-internet-les-liens-troubles-entre-deux-mouvements-sulfureux_4990534_4408996.html, consulté le 18 février 2021.

Les forums masculinistes répandent les insultes contre celles qu'ils identifient comme des « salopes » (*slut-shaming*) et le lexique de la manosphère inclue des termes reflétant non seulement une haine ou un mépris des femmes (*feminazi*, *misandry*, *roastie*, etc ...) mais aussi un rejet des hommes qui ne se comportent pas comme des « mâles alpha » (*Mangina*, *beta male*, etc...). En inversant le concept d'oppression sexuelle théorisé par les féministes, les groupes masculinistes dépeignent les jeunes garçons et les hommes comme les victimes invisibles de violences et d'injustices que le féminisme, ironiquement, les accuse de commettre en priorité. Ainsi, ils dénoncent la violence des femmes dans l'espace domestique, les décisions partisans dans les procédures de divorce et d'attribution de garde des enfants, la diabolisation du sexe masculin, le mythe de l'écart des salaires, les fausses accusations de viol, etc...

La force des mouvements masculinistes, tout particulièrement lorsqu'ils usent de la rhétorique consistant à détourner le discours féministe, est qu'ils attirent des femmes prêtes à épouser leur cause. Apparu il y a une dizaine d'années, le groupe *Honey Badgers* désigne des femmes alliées au mouvement pour les droits des hommes, et qui constitueraient au moins 10% de la base. Le groupe rassemble des Canadiennes et des Étatsuniennes très actives sur le web et déterminées à faire du bruit pour changer les mentalités et la culture. L'une des figures du mouvement, qui se fait connaître sous le pseudonyme de Janet Bloomfield et anime le blog *Judgybitch* explique :

« Notre but est de nous élargir, de susciter plus de voix dans le débat sur ces problèmes (les droits des hommes). Et donc, les blogs, les tweets, les insultes, tout cela n'est peut-être qu'un début. Mais ça vaut le coup, vous verrez. Un jour, nous vivrons enfin dans un monde où les hommes auront autant de droits que les femmes. Maintenant, si seulement ce sale féminisme n'existait pas. Mais ça ne fait rien. Honey Badger s'en fiche. Honey Badger s'en fout complètement.¹⁷ »

Une autre figure active, la Canadienne Karen Straughan, animatrice d'une chaîne YouTube comptant 215000 abonnés, auteure du blog *Owning Your Shit* et co-fondatrice de *Honey Badger Brigade* (qui comprend un site et un podcast) a tenu des propos très controversés sur la violence domestique (qu'elle assimile à un rituel de préliminaires, d'orgasme et d'harmonie post coïtale) et le viol, dont les femmes seraient souvent responsables¹⁸.

Dans le cyberpaysage de l'antiféminisme au féminin explicitement associé au masculinisme, il faut noter la communauté de femmes affiliées à */r/TheRedPill* et active sur un forum dédié appelé *Red Pill Women*, qui compte 52000 abonnées. Les *Red Pill Women* s'affichent comme des femmes lucides qui ne veulent pas être « 'sauvées' par le féminisme »¹⁹. Une étude récente des échanges sur cette plateforme a montré que les femmes du groupe *Red Pill* promeuvent l'antiféminisme à travers une logique postféministe²⁰. Elles font une distinction entre le féminisme « moderne », qui à leurs yeux soutient l'idéologie consistant à systématiser l'oppression masculine et humilier les femmes traditionnelles, le féminisme « classique »,

¹⁷ <https://www.marieclaire.com/culture/news/a15964/honey-badgers-mens-rights-movement/>, consulté le 8 mars 2021.

¹⁸ <https://melmagazine.com/en-us/story/in-the-honey-badger-brigade-female-mens-rights-activists-fight-for-their-version-of-equality>, consulté le 7 mars 2021.

¹⁹ Caitlyn M. Jarvis et Sean M. Eddington, "Disentangling Antifeminist Paradoxes : Alternative Organizing in Antifeminist Online Spaces", *Management Communication Quarterly*, 35 (1), 2021, p. 96-126, p. 101.

²⁰ Le terme « postféminisme » est polysémique et fait référence à des notions parfois contradictoires. Il peut référer à une orientation théorique au sein du féminisme, à un tournant historique désignant la période post deuxième vague ou à une forme d'antiféminisme. C'est cette dernière acception qui est privilégiée ici. Voir Rosalind Gill et Christina Scharff, « Introduction », in Rosalind Gill et Christina Scharff (dir.), *New Femininities, Postfeminism, Neoliberalism and Subjectivity*, Palgrave, 2013, p.1-20.

utile par le passé pour défendre les femmes contre de réelles inégalités (par exemple la question du suffrage) et le féminisme « réel », qui soutient le choix des femmes, même si celui-ci consiste à embrasser une vie domestique²¹. Le discours antiféministe de ces femmes s'ancre donc, d'une part, dans un rejet du féminisme contemporain qui serait devenu non seulement obsolète mais toxique, et, d'autre part, dans une adhésion à l'idée de choix individuel, une idée proche du *Choice feminism*. La notion de choix, avec son corollaire de liberté individuelle prisé par tout le spectre des sensibilités politiques, constitue un exemple des enchevêtrements des positions pro et antiféministes, ainsi qu'un point de dissension chez les féministes. Bien qu'initialement conçu par des féministes de la troisième vague comme l'idée que tout choix de vie peut être considéré féministe si les femmes l'opèrent armées d'une conscience politique, le *Choice feminism* est contesté par bon nombre de militantes qui avancent que la possibilité même du choix (d'une vie sans emploi rémunéré, par exemple) ne s'offre pas à toutes les femmes mais seulement aux privilégiées (souvent blanches, aisées et hétérosexuelles)²².

Historiquement, les femmes antiféministes occupent souvent des statuts privilégiés dans leur société. Il n'existe pas d'étude précise concernant l'origine sociale des femmes actives sur les réseaux dénonçant les méfaits du féminisme mais il semble exact d'affirmer qu'elles sont en majorité blanches et hétérosexuelles. Les raisons psychologiques de leur rejet du féminisme contemporain sont complexes. Andrea Dworkin, dans son ouvrage sur les femmes de droite à la fin du 20^e siècle, a avancé la thèse d'un calcul réfléchi, visant à leur épargner la violence du patriarcat et à conserver leurs privilèges. En se faisant les alliées du sexe masculin, en se soumettant de façon ostensible, les femmes se mettraient à l'abri et conserveraient la protection des hommes²³. La réalité est sans doute plus nuancée mais il est frappant de constater que la thèse de Dworkin trouve parfois confirmation dans les débats sur la soumission au sexe masculin présents sur les forums et les plateformes antiféministes. La croyance en un système gouverné par la biologie des sexes, la reconnaissance du pouvoir de l'instinct et la foi en l'existence d'une féminité naturelle, font apparaître la soumission à la fois comme un réflexe et une stratégie. Ainsi, dans un post intitulé « L'attitude soumise est une stratégie », une internaute du groupe *Red Pill Women* explique que la femme obéit instinctivement à l'homme qui la protège instinctivement en retour et que chacun est gagnant tant que ces instincts sont équilibrés. Dans un monde où les femmes refusent de se soumettre, l'équilibre est rompu et ceci expliquerait que la plateforme *TRP* enseigne aux hommes à supprimer leur instinct de protection en adoptant une attitude égoïste et un ton méprisant à l'égard des femmes. L'auteure du post en tire la conclusion suivante concernant la question de la soumission sur le forum *RedPillWomen* :

« Voilà pourquoi *RedPill Women* enseigne aux femmes la soumission. Cela n'a rien à voir avec la tradition. Ce n'est pas une loi religieuse ou une obligation morale. Il s'agit simplement de la meilleure tactique à adopter avec n'importe quel homme pas trop abîmé [...] »

C'est une très mauvaise idée de vouloir entrer en conflit avec le sexe qui est bâti pour le conflit [...] les RPW enseignent une stratégie qui permet d'éviter les risques existant sur le marché du sexe, et cette stratégie, fondamentalement, consiste à cultiver l'instinct de protection chez les hommes.»²⁴

²¹ Jarvis, op.cit., p. 104-107.

²² Michaele L. Ferguson, "Choice Feminism and the Fear of Politics", *Perspectives on Politics*, 8 (1), mars 2010, p. 247-253 et <https://www.jacobinmag.com/2017/03/i-am-not-feminist-jessa-crispin-review/>, consulté le 12 avril 2021.

²³ Andrea Dworkin, *Right Wing Women*, New York, Perigee Books, 1983, p. 10-34.

²⁴ reddit.com/r/RedPillWomen/comments/80ryqx/submissive-behaviour-as-strategy, consulté le 12 mars 2021.

Stratégie de survie, la soumission à l'homme est aussi présentée sur la plateforme *RPW* comme l'expression féminine de l'amour et du respect, et l'acte sexuel serait une façon pour ces antiféministes de préserver le status quo et d'acquiescer à une certaine agentivité²⁵.

Les femmes évoluant dans la manosphère défendent un modèle de féminité soumise et traditionnelle qui est associé au # *Tradwife*, un mouvement qui a pris de l'ampleur au cours des dernières années. Le mouvement *Tradwife* prône un retour au rôle de la femme au foyer tel qu'il se déployait dans la culture des années 1950, ses adeptes arguant que combiner carrière professionnelle et vie familiale est impossible dans la pratique et que la sphère domestique doit être revalorisée comme un lieu d'épanouissement de la féminité. Considérées dans les médias comme gentiment réactionnaires ou dangereusement proches de *l'alt right* et des suprématistes blancs, les *tradwives*, qui sont essentiellement blanches et chrétiennes, se mettent en scène à travers un certain nombre de sites, blogs, vlogs ou chaînes YouTube. Aux États-Unis, des femmes comme Mrs Midwest (184000 abonnés à sa chaîne YouTube), Emily Wilson ou Lorie Alexander, propagent une vision très traditionnelle des rôles genrés, font l'apologie de la vie maternelle et domestique, exhortent à la soumission au mari et à Dieu, promeuvent la chasteté, la scolarité à domicile et découragent même parfois les jeunes filles de faire des études supérieures.

Leurs sites ont une dimension pédagogique qui prend des formes variées et s'inscrit plus ou moins ouvertement dans une morale religieuse. Lorie Alexander se présente ainsi sur son site comme une femme d'âge mûr qui « apprend aux femmes plus jeunes à être sobres, aimer leur mari, leurs enfants, être discrètes, chastes, gardiennes du foyer, bonnes, obéissantes avec leurs époux, afin de respecter la parole de Dieu telle qu'elle s'exprime dans Titus 2 :3-5²⁶ ».

Des femmes plus jeunes, telles Mrs Midwest et Emily Wilson orchestrent leurs chaînes YouTube et leurs blogs comme des mini-séries divertissantes et instructives que suivent des centaines de milliers d'abonnées avides de participer à la vie domestique, au mariage, ou à la grossesse de leurs blogueuses préférées. Guidées dans l'intimité rassurante et ordonnée de ces femmes traditionnelles, les internautes découvrent conseils culinaires, cosmétiques, vestimentaires, moraux et sexuels. L'idée dominante est d'ériger la féminité comme un modèle alternatif au féminisme, un modèle enviable dont il ne faut plus avoir honte.

La deuxième matrice des discours antiféministes que l'on peut identifier émane du mouvement opposé à la légalisation de l'avortement. Si toutes les femmes antiféministes ne sont pas forcément opposées à l'IVG, le web promeut très efficacement les discours pro-vie de militantes qui utilisent tous les moyens communicationnels à leur disposition. Confrontés à une sphère politique et médiatique qu'ils perçoivent comme hostile à leur cause, les opposants à la légalisation de l'avortement ont saisi tous les avantages que l'ère d'internet peut procurer et le web a profondément transformé et galvanisé le mouvement pro-vie. Les femmes occupent une place centrale dans cette dynamique, non seulement en tant qu'activistes mais aussi en termes de stratégie. En effet, le militantisme opposé à l'avortement a profondément évolué depuis une vingtaine d'années. Autrefois dominé par des ténors de la religion comme Pat Robertson et Jerry Falwell et des figures du parti républicain comme Jesse Helms et Henry Hyde, le paysage du mouvement pro-vie s'est fortement féminisé et la rigidité morale des arguments traditionnellement centrés sur les droits du fœtus s'est infléchi au profit d'un discours aux tonalités plus scientifiques privilégiant la santé physique et morale des femmes²⁷. Aujourd'hui, bon nombre des associations pro-vie sont présidées par des femmes, le

²⁵ Jarvis, op.cit., p. 112

²⁶ <https://thetransformedwife.com/about-2/>, consulté le 13 février 2021.

²⁷ Paul Saurette, Kelly Gordon, *The Changing Voice of the Anti-Abortion Movement*, University of Toronto Press, 2015.

militantisme anti-IVG se présente comme pro-femme et il utilise des porte-paroles féminins pour « prouver » que l’avortement est néfaste et dangereux pour les femmes qui le subissent²⁸. Abby Johnson offre un bon exemple de cette stratégie : ancienne directrice d’une clinique pratiquant des avortements, Abby Johnson relate dans son ouvrage *Unplanned* (2010) le choc qu’elle a ressenti en assistant à une IVG, sa démission et son adhésion au mouvement pro-vie. Convertie au catholicisme en 2012, Johnson a fondé une association encourageant les employés de *Planned Parenthood* à quitter leur emploi. Le film éponyme (2019) inspiré de son livre a contribué à donner de l’avortement une image négative et elle compte aujourd’hui parmi les voix puissantes d’un mouvement au visage moderne qui semble dominé par de jeunes mères actives, chrétiennes, éduquées et sachant attirer les jeunes générations²⁹. La mobilisation de la jeune génération est un enjeu central, comme le souligne l’association *Students For Life*, fondée en 2006 et présidée par Kristan Hawkins, qui s’est dotée d’une équipe à large majorité féminine dont la mission est de « recruter, former, mobiliser la jeune génération prolife pour abolir l’avortement »³⁰. Active sur 1250 campus universitaires, *Students for Life* gère un site web efficace qui propose aussi à la vente des produits de propagande tels des casquettes, des bracelets ou des T-shirts exhibant des slogans comme « Pro-vie, pro-femme », « *Empowered women empower women to choose Life* » (Les femmes fortes donnent aux femmes la force de choisir la Vie), « Tous humains, avant et après la naissance », « *Black preborn lives matter* » (les vies noires comptent aussi avant la naissance). Le choix de certains slogans, qui font écho à des thèmes traditionnellement chers aux *liberals* et aux féministes, comme l’égalité, l’agentivité ou l’antiracisme, reflète le glissement stratégique du discours pro-vie vers une position teintée d’un idéal progressiste et même féministe. Certaines associations pro-vie cherchent en effet à inscrire la lutte contre l’IVG dans une tradition féministe. Ce virage s’est amorcé au moment du passage de *Roe v. Wade*, avec, notamment, la création en 1972 de l’association *Feminists for Life* qui visait à rendre compatible féminisme et antiavortement. Présidée par Serrin M. Foster depuis 1994, l’association utilise la rhétorique pro-femme et se définit sur son site comme « la renaissance du féminisme originel américain », arguant que les féministes de la première vague étaient opposées à l’avortement. *FFL* considère le recours à l’avortement non comme un droit mais comme le symptôme d’une société négligeant les besoins des femmes et l’association s’attache à « éliminer les causes qui poussent les femmes à avorter »³¹. En 1993, l’association *Susan B. Anthony’s List* est venue renforcer l’activisme politique de *FFL* en promouvant l’élection d’hommes et de femmes opposés à *Roe v. Wade*. Il faut toutefois noter que l’orientation conservatrice de ces associations n’est que partiellement relayée par la jeune génération qui marque une certaine distance avec le parti Républicain et la droite chrétienne. L’approche se centre désormais sur les notions de « droits humains intrinsèques » et de « culture de la vie » auxquelles les jeunes activistes, même s’ils sont croyants, donnent volontiers une coloration plus séculaire et plus progressiste. En témoignent l’appropriation, parfois contestée, du mouvement *Black Lives Matter* pour défendre les personnes noires « non nées », l’opposition de certains groupes à la peine de mort et une position tolérante vis-à-vis du mariage homosexuel. Pour beaucoup d’activistes de la génération Z, ce ne sont plus les églises mais le web qui constitue une infrastructure d’avenir et certains ont compris que la

²⁸ https://www.washingtonpost.com/national/on-faith/a-feminine-face-for-the-anti-abortion-movement/2011/11/02/gIQAw7kiM_story.html, consulté le 10 février 2021.

²⁹ https://www.washingtonpost.com/national/on-faith/a-feminine-face-for-the-anti-abortion-movement/2011/11/02/gIQAw7kiM_story.html, consulté le 10 février 2021.

³⁰ <https://dev.studentsforlife.org/about/mission-statement/>, consulté le 9 février 2021.

³¹ <https://www.feministsforlife.org/about-us/>, consulté le 13 février 2021.

proportion grandissante des personnes sans religion dans le pays pouvait se rallier aux arguments éthiques et universalistes du mouvement pro-vie³².

Les deux différentes matrices identifiées déploient des angles et des registres d'opposition variables dans leur critique du féminisme mais en employant des arguments universalistes mettant en valeur une « culture de la vie », ou en faisant valoir la notion d'égalité (égalité entre les humains dans le droit à naître ou égalité entre les sexes que les féministes malmèneraient parce qu'elles sont sexistes et misandres) les discours issus du mouvement pro-vie ou de la manosphère attirent un large spectre de (jeunes) femmes et encouragent celles-ci à rejeter ou renégocier leur rapport au féminisme. Le site *womenagainstfeminism.com* fournit une bonne illustration de ce phénomène.

***Womenagainstfeminism.com* : une fenêtre sur l'antiféminisme contemporain**

Plusieurs études sociologiques se sont penchées sur le tumblr *Women Against Feminism* sous la forme d'analyses quantitatives et qualitatives du contenu des arguments affichés dans les dedipix et de la représentation sociale du féminisme qui s'en dégage³³. On propose ici une approche à la fois plus globale et plus spécifique en donnant un aperçu des différents composants du site et en se focalisant sur sa chaîne YouTube qui offre une mosaïque d'autoportraits parlants (dans les deux sens du terme) des femmes antiféministes.

Genèse et anatomie du site

Le mouvement *Women Against Feminism* a été lancé en juillet 2013, d'abord sous la forme d'un blog visant à réagir à la campagne *Whoneedsfeminism* lancée sur le campus de Duke University en 2012. Organisé par des étudiant.e.s soucieux de rectifier les opinions fausses sur le féminisme, le projet consistait à placarder sur le campus des photos d'hommes et de femmes brandissant une pancarte sur laquelle étaient inscrites les raisons de leur adhésion au féminisme et commençant par les mots « I need feminism because... ». Relayée sur Twitter et Tumblr, la campagne s'est propagée à d'autres campus universitaires et a suscité un certain nombre de réactions hostiles telles que l'arrachage des affiches et l'inscription de commentaires sexistes. Reprenant l'idée des photos de sujets exhibant des posters, la campagne *Womenagainstfeminism* est devenue virale à partir de l'été 2014, passant du statut de blog personnel, dont l'auteure a souhaité rester anonyme, au statut d'un mouvement largement diffusé sur les réseaux sociaux via Facebook, Twitter, Tumblr, et YouTube³⁴. Entre 2014 et 2017, le tumblr a recueilli des milliers de photos de jeunes filles et de femmes affichant leur non adhésion au féminisme avec l'amorce « I don't need feminism because » suivie de leurs motifs personnels, le plus souvent inscrits à la main mais parfois tapuscrits. La vaste majorité des posters émane d'Américaines jeunes et blanches mais certains sont rédigés dans d'autres langues. La longueur, le contenu et le ton des messages sont très variables d'une affiche à l'autre, incluant des arguments présentés de façon structurée et des remarques

³² http://www.slate.com/articles/double_x/cover_story/2016/10/the_future_of_the_pro_life_movement.html?via=gdpr-consent, consulté le 13 février 2021.

³³ Monica Pham, "An Analysis of anti-feminist comments on Tumblr", www.com.washington.edu/wpcontent/uploads/2015/10/Women-Against-Feminism.pdf consulté le 15 décembre 2020, Oana Crusmac, "The Social Representation of Feminism within the Online Movement 'Women Against Feminism'", *Romanian Journal of Communication and Public Relations*, 19 (1), avril 2017, Héloïse Michaud, "Parce que mon copain", *op.cit.*

³⁴ Oana Crusmac, "The Social Representation of Feminism", *ibid.*, p. 9.

lapidaires ou provocatrices telles que « Je n'ai pas besoin du féminisme parce que je ne vois aucun problème à montrer des fesses et des seins pour vendre du dentifrice »³⁵.

Les publications sur le tumblr ont cessé en février 2017 mais la page facebook, qui compte à ce jour 10400 membres, continue d'être alimentée³⁶. La page d'accueil du site contient une trentaine d'articles, majoritairement postés par l'anonyme « Jinna » entre mars 2017 et septembre 2020. Le site offre également un lien vers une chaîne YouTube, créée en décembre 2016, et contenant 218 vidéos de femmes se déclarant contre le féminisme.

Globalement, l'architecture du site, qui combine apport d'informations via sa page d'accueil, échanges entre les internautes et recueil de témoignages, crée un espace à la fois didactique et fédérateur où les utilisatrices sont censées trouver et former une sorte de communauté de pensée et d'émotion ainsi que des arguments davantage susceptibles de légitimer leurs positions antiféministes que de les contester.

Stratégies et orientation idéologique

L'une des stratégies du site *womenagainstfeminism.com* consiste à ne pas se présenter comme une plateforme explicitement conservatrice. Visant à mobiliser un maximum de femmes, il affiche un spectre politique large et délibérément vague : « We are conservative, we are liberal and everything in between »³⁷. Pourtant, la teneur des articles postés par « Jinna » (défense des hommes victimes de violence, dénonciation de la misandrie, critique de la *Women's March...*) et la liste des figures médiatiques et intellectuelles soutenant le mouvement indiquent que le site s'inscrit dans une mouvance souvent proche de l'extrême droite et de la mansphère³⁸. Sont ainsi mentionnées Cassie Jaye, la réalisatrice du documentaire *The Red Pill* (2016), Karen Straughan, avocate des droits des hommes, Lauren Southern, une canadienne proche de l'*alt right* et Janet Bloomfield, la provocante misogyne dont le site présente même un article promouvant l'abolition du droit de vote des femmes³⁹.

Womenagainstfeminism.com, cependant, ne fait pas systématiquement l'apologie de la féminité traditionnelle ou d'un conservatisme moral hostile, par exemple, à l'avortement. La question de l'avortement n'est d'ailleurs pas au premier plan et la dimension religieuse n'est pas la plus saillante. La cohérence idéologique du site s'inscrit plutôt dans une dynamique de rejet des valeurs progressistes qui caractérisent le féminisme contemporain. Alternativement qualifié de « moderne » ou « radical », ce féminisme correspond essentiellement à celui des troisième et quatrième vague mais aussi, de manière plus confuse, à la frange radicale de la deuxième vague. De façon quasi unanime, le site, les dedipix et les vidéos rendent hommage aux féministes de la première vague mais considèrent que la bataille a été gagnée et que le féminisme est devenu au mieux inutile, et au pire, toxique. Il y a consensus, en particulier, sur les dérives du féminisme contemporain et les défauts de ses militantes. Un article posté anonymement et intitulé « 9 raisons pour lesquelles je ne supporte pas les féministes d'aujourd'hui » donne un aperçu assez complet des critiques à l'encontre des

³⁵ https://www.google.com/search?q=women+against+feminism&client=firefox-b-d&source=lnms&tbm=isch&sa=X&ved=2ahUKEwjfh6Cj3I_yAhURJBoKHX_gAYwQ_AUoAXoECAEQAw&biw=1280&bih=715, consulté le 8 janvier 2021.

³⁶ L'étude des échanges sur facebook n'entre pas dans le cadre de ce travail. Un rapide examen révèle que des hommes y participent, principalement pour soutenir le mouvement.

³⁷ <https://www.youtube.com/channel/UCqwHXC3qpRxBjAkPfvWHMMQ>, consulté le 15 décembre 2020.

³⁸ <https://womenagainstfeminism.com/to-those-who-warn-you-against-visiting-this-website/>, consulté le 15 décembre 2020.

³⁹ <https://womenagainstfeminism.com/3-reasons-why-women-should-not-vote/>, consulté le 15 décembre 2020.

féministes que l'on trouve de façon récurrente sur l'ensemble du site⁴⁰. De façon schématique, ces critiques affirment que les féministes :

- font des femmes systématiquement des victimes
- veulent toujours convaincre une femme qu'elle est féministe même si la personne affirme le contraire
- disent vouloir l'égalité tout en recherchant des privilèges pour les femmes
- déforment la notion de viol
- sont en majorité des marxistes véganes
- sont très susceptibles et ne supportent pas la contradiction ou le débat
- forment un mouvement obsolète en Occident (les vraies inégalités de sexe sont présentes dans les pays en voie de développement)
- refusent de reconnaître que l'écart genré des salaires n'est pas le résultat du sexisme mais du choix de carrière des femmes
- refusent de reconnaître que les hommes et les femmes sont différents

Womenagainstfeminism.com semble donc s'inscrire dans une logique postféministe teintée de masculinisme : le combat était autrefois nécessaire mais il est gagné et celles qui s'acharnent à dénoncer les inégalités seraient, au mieux, des militantes mal informées et, au pire, des manipulatrices au service d'une société haïssant les hommes. De façon typique, cet article appréhende « les féministes » comme un bloc homogène et ne mentionne aucune figure en particulier, bien qu'une image de l'actrice féministe Emma Watson figure.

Mise en scène et vision(s) des (anti)féministes

L'étude du corpus de vidéos permet de voir les visages et d'entendre les voix de l'antiféminisme dans leur singularité tout en identifiant les refrains du message commun qu'ils se donnent pour but de composer et de propager⁴¹. Chaque vidéo permet d'avoir un aperçu, aussi imparfait soit-il, des raisons qui poussent ces femmes à se déclarer antiféministe et des modes sur lesquels elles choisissent d'exprimer cette position. Le format de la vidéo ouvre un espace d'expression plus vaste que le dedipix, permettant de développer un langage antiféministe qui convoque des outils verbaux et non verbaux. Je propose d'analyser ici deux dimensions qui n'ont pas été abordées dans le cadre des études sur *womenagainstfeminism.com* et qui contribuent à mieux cerner le site comme lieu de production d'une vision du mouvement (anti) féministe aux États-Unis. La dimension émotionnelle et théâtrale des vidéos, d'une part, et l'analyse de posts émanant de voix issues de minorités raciales et sexuelles, d'autre part, permettent en effet de saisir comment ces femmes « donnent à voir » le féminisme et les féministes à travers différents registres d'opposition.

Que la démarche soit explicative, vindicative ou satirique, une charge émotionnelle est souvent perceptible. Un courant de la théorie des mouvements sociaux a montré que les émotions jouent un rôle déterminant dans l'engagement ou l'adhésion des individus à une cause. James M. Jasper note que :

« Les émotions accompagnent tous les mouvements sociaux et constituent à la fois des moteurs et des objectifs. Les mouvements sociaux sont affectés par des émotions transitoires et liées à des contextes spécifiques, qui sont en général des réactions à des informations et des

⁴⁰ <https://womenagainstfeminism.com/9-reasons-why-i-cant-stand-modern-day-feminists/>, consulté le 12 janvier 2021.

⁴¹ Après élimination des doublons et des vidéos ne concernant pas les États-Unis, le corpus retenu se compose de 200 vidéos, d'environ 3mn, numérotées par date d'ajout sur le site <https://www.youtube.com/channel/UCqwHXC3qpRxBjAkPfVWHMMQ/videos>

événements, et aussi par des liens affectifs et des marques de loyauté plus stables. Certaines émotions existent ou grandissent dans les individus avant qu'ils ne rejoignent un groupe protestataire ; d'autres se forment ou se renforcent dans la dynamique même de l'action collective⁴².»

Dans le cas qui nous occupe, on peut identifier dans le contexte spécifique au milieu des années 2010 certains faits déclencheurs d'émotions qui poussent les femmes à poster des vidéos. La Marche des femmes suscite par exemple des réactions mêlant colère et dégoût, le chapeau rose en forme de vagin porté par les manifestantes étant jugé ridicule ou répugnant. Dans une vidéo sur fond musical rythmé, une femme qui se présente comme une mère militante invective les participantes à cet événement qu'elle assimile à une marche pour l'avortement et les homosexuels (v.165). La question des immigrés clandestins déclenche également la colère d'une femme plus âgée qui, devant un portrait en pied de Donald Trump, éructe contre les féministes à qui elle reproche de garder le silence quand des femmes sont violées par des étrangers (v.181). La haine est une émotion palpable dans plusieurs vidéos : « Je déteste les féministes et leur côté missionnaire ! » (v. 3), « les féministes sont « une bande de folles ! » (v. 126) , « des mégères privilégiées qui hurlent, se plaignent et crient au harcèlement sexuel » (v. 27), une « bande de loseuses haineuses ! » (v. 14). Assez souvent, c'est le contact avec des militantes féministes ou des cours en *gender studies* qui pousse un certain nombre de jeunes femmes, voire d'adolescentes, à poster une vidéo. Certaines d'entre elles expliquent qu'elles sont d'anciennes féministes mais que l'intolérance du milieu, souvent comparé à une secte, les a blessées ou choquées et conduites à changer d'avis (v. 60, v. 84, v. 110, v.210). De façon plus générale, on trouve une dénonciation de la « propagande » féministe qui déforme la réalité et manipule les statistiques sur le viol, la violence conjugale et l'écart des salaires. Ainsi, la plupart des femmes du corpus estiment qu'elles vivent dans une société où les femmes jouissent de droits égaux, que le « patriarcat » n'existe pas, ou plus, et que le féminisme représente un danger contre l'égalitarisme⁴³.

Une autre façon de signifier l'opposition au féminisme est d'en caricaturer ses militantes. Cette pratique est aussi ancienne que la naissance du mouvement mais la vidéo de soi permet de mettre en scène, depuis l'espace de sa sphère privée (le plus souvent sa chambre ou son salon, parfois sa voiture), une forme de spectacle destiné à reproduire les traits des militantes jugés ridicules et/ou exaspérants. Les cibles privilégiées de la caricature sont les féministes actives dans le mouvement pour la justice sociale, communément désignées (surtout par leurs détracteurs) par le sigle SJW (*Social Justice Warrior*, ou combattante pour la justice sociale). Très présentes sur les réseaux sociaux, les féministes de cette mouvance s'impliquent dans la dénonciation du racisme, de l'homophobie, et du harcèlement sexuel et elles sont la cible d'attaques, notamment au sein de la manosphère, et de *l'alt right*.

Bien qu'il soit impossible de tracer avec certitude leur degré d'adhésion à ces mouvances, le corpus contient quelques vidéos d'internautes qui se font actrices à des fins caricaturales. Coiffées d'une perruque bleue et arborant un piercing nasal (attributs associés aux SJW), deux jeunes femmes imitent ainsi une féministe expliquant pourquoi elle adhère au mouvement (v. 72, v. 134). La parodie permet d'exposer les débats que les antiféministes taxent d'absurdes,

⁴² James M. Jasper, "The Emotions of Protest: Affective and Reactive Emotions in and around Social Movements", *Sociological Forum*, 13 (3), septembre 1998, p. 397-424, p. 397.

⁴³ Ces arguments rebrassent ceux de la manosphère et de certaines voix conservatrices comme celle de Christina Hoff Sommers qui dénonce les « mythes » du féminisme académique sur une chaîne YouTube, <https://www.youtube.com/playlist?list=PLytTJqkSQqtr7BqC1Jf4nv3g2yDfu7Xmd>, consulté le 12 avril 2021.

comme le rasage des jambes et le *manspreading*⁴⁴ ou assimilent à un « lavage de cerveau ». On remarque aussi la vidéo d'une jeune femme d'origine asiatique qui dénonce les préjugés racistes, xénophobes ou transphobes de la blogosphère féministe en mimant des militantes qui, d'un ton docte, déclament des phrases extraites de sites féministes (rarement identifiés), (v. 13).

Voix minoritaires

Si la majorité des femmes sont blanches, le corpus de vidéos fait apparaître deux groupes minoritaires dont la présence même est censée agir comme la preuve que le site est tolérant et inclusif. On note deux vidéos postées par des personnes blanches et transgenre (v.137, v. 205) et 19 vidéos de femmes issues de minorités raciales (Africaines Américaines pour la plupart). La présence de personnes transgenre, capables de témoigner de leurs expériences dans chaque sexe, est censée apporter une crédibilité au discours antiféministe. Le message porté par les deux vidéos est sensiblement le même : les féministes mentent sur la victimisation des femmes.

Dans la vidéo 137, l'auteure, sur fond sombre, visiblement au bord des larmes, explique que lorsqu'elle a pris conscience que « le féminisme est un mensonge », elle s'est heurtée à une impossibilité d'en parler autour d'elle, y compris avec son épouse. Elle ajoute que lorsqu'elle était un homme, il lui était interdit de rester seul avec des enfants, qu'il était considéré comme un violeur potentiel, et que ce n'est plus le cas maintenant, alors qu'il est « la même personne ». Et de conclure : « Tu n'as pas le droit de militer pour les droits des hommes. Si tu t'intéresses au sort des hommes et des garçons, il faut que tu la boucles ».

Si cette vidéo semble servir d'exutoire, la seconde est présentée comme une réponse à une sollicitation (« On m'a demandé d'expliquer pourquoi je ne suis pas féministe »). La personne explique qu'au moment de sa transition, les femmes autour de lui l'abreuyaient d'avertissements, disant qu'il serait victime de violence dans la rue, moins bien payé et réduit à l'état d'objet sexuel. L'auteure démonte chacun de ces points en convoquant les statistiques « qui démontrent toutes que les premières victimes de violence dans la sphère publique sont les hommes », et sa propre expérience en tant que femme (« je suis mieux payée aujourd'hui »).

De façon intéressante, les griefs de ces personnes transgenre à l'encontre du féminisme ne visent pas l'intolérance de groupes comme les *Trans Exclusionary RFeminists S*⁴⁵ mais le mythe de la femme victime et la censure imposée par une culture pétrie de préjugés sexistes à l'encontre du sexe masculin, les deux thèmes privilégiés des masculinistes.

Le corpus comporte également 12 vidéos représentant des Africaines-Américaines. L'analyse de ces vidéos révèle une perception du féminisme comme un mouvement historiquement utile mais foncièrement blanc et aujourd'hui dangereux, particulièrement pour la communauté noire.

L'argument de l'égalitarisme, très présent sur le site *womenagainstfeminism.com*, est repris, mais il croise parfois les notions d'égalité de sexe et de race dans une logique qui n'est pas exempte de paradoxe, notamment au regard de l'histoire des Afro-Américains.

Une jeune fille déclare ainsi que, si l'égalité absolue est l'objectif, seules des politiques de discrimination positive pourront le réaliser, ce qu'elle rejette car pour elle « privilège et égalité ne sont pas compatibles ». S'abstenant de tout commentaire sur l'impact historique des politiques de discrimination positive, elle poursuit en défendant l'idée des différences

⁴⁴ Entré dans l'*Oxford English Dictionary Online* en 2015, ce néologisme désigne la posture jambes écartées qu'adoptent certains hommes dans les transports en commun.

⁴⁵ L'acronyme TERFS désigne de façon péjorative les féministes radicales critiques du genre qui refusent d'inclure les personnes trans dans la catégorie « femmes » qu'elles définissent prioritairement en fonction du sexe biologique.

naturelles entre les sexes « programmés différemment », les hommes étant généralement attirés par les « sciences dures » et les femmes par les métiers du soin. L'auteure évoque de façon indirecte un monde gouverné par les féministes où les femmes seraient *obligées* de choisir des carrières lourdes et de s'orienter dans des domaines scientifiques, perdant ainsi leur liberté d'action (v. 215). Ceci rappelle les arguments des antisuffragistes blanches qui présentaient l'égalité devant le suffrage d'abord comme une loi impliquant des obligations dommageables à la famille et à la société.

Cette ambiguïté face à la notion d'égalité, qui serait à la fois désirable comme principe abstrait et dangereuse comme réalité strictement appliquée, se reflète aussi dans la vidéo d'une jeune fille visiblement très émue (elle se mord le poing et expire longuement pendant son discours), qui avoue que la légère supériorité économique des hommes est souhaitable car, au fond « les femmes, blanches ou noires, ne veulent pas l'égalité, elles veulent être au-dessus ». Le discours finit par confondre femmes et féministes dans une dynamique qui s'apparente à de la misogynie pure (v. 111).

La question de l'usage du corps et de la liberté sexuelle est au centre de plusieurs vidéos où les discours oscillent entre apologie du pouvoir sexuel des femmes et nécessité de la retenue. Ainsi, deux jeunes blogueuses qui affirment détester le féminisme parce qu'il est allé « trop loin », rendant les femmes « trop indépendantes » au risque de faire fuir les hommes, font ensuite l'éloge du « pussy power » (utilisation de son sexe pour atteindre ses fins) tout en dénonçant l'instrumentalisation féministe du mot « slut », notamment à travers le *slutwalk*⁴⁶ (v. 177). Dans ces propos se dessinent en filigrane l'adhésion à une forme de pouvoir individuel et la méfiance envers des mouvements collectifs. Le *slutwalk*, ainsi que le *free bleeding*⁴⁷ sont dénoncés dans une autre vidéo où l'auteure ordonne à ses interlocutrices noires de rester à l'écart de ces féministes de la troisième vague. Dépeintes comme « sales », « dégoûtantes », (« quand elles ne sont pas sur les plateaux TV, elles font du pain avec la levure de leur vagin »), ces activistes représenteraient une forme de folie collective à laquelle aucune femme respectable ne saurait s'associer (v.118).

Le féminisme blanc est aussi présenté comme destructeur de la société et de la communauté africaine américaine en particulier. Une trentenaire déplore que le féminisme ait, depuis une génération, centré le débat sur la sexualité, encouragé l'autonomie sexuelle des femmes au détriment de la structure familiale (des noirs en particulier), et privé « nos fils » de modèles masculins intermédiaires entre la figure du macho et celle du gay. Le féminisme de la troisième vague est aussi accusé de « mettre les personnes dans des cases, lesbiennes, gay, noires, blanches, grosses, minces, etc.. ». L'auteure fait également référence au viol de 13 femmes noires que les féministes n'ont pas critiqué (v. 75). Cette attaque d'un féminisme perçu comme blanc est aussi présent dans une vidéo qui s'adresse explicitement à des femmes noires. L'auteure y dénonce les tentatives de récupération des Africaines Américaines par un mouvement blanc historiquement indifférent à la cause des Noirs. Elle dit s'identifier à un féminisme noir, sans le définir, et dépeint de façon négative les politiques blanches du « welfare » et de la discrimination positive, mais pas au nom d'un conservatisme politique ou de la méritocratie. Le *welfare* serait « la loi de l'homme blanc » qui pousse les femmes noires à se détourner de leurs hommes pour obtenir des aides (« assistance pour les femmes, prison pour les hommes »), et la réussite sociale de beaucoup d'Africaines Américaines les pousseraient à négliger leurs enfants (v. 124). On sent dans certains témoignages un penchant pour l'idéal de la famille nucléaire. Une jeune femme avoue ainsi que « logiquement et

⁴⁶ Ce terme, traduisible par la « Marche des salopes » désigne les manifestations transnationales où, depuis 2011, des manifestantes, (dé)vêtues de façon volontairement provocante, militent pour dénoncer le fait que les violences sexuelles sont souvent imputées à l'attitude ou la tenue vestimentaire de la victime.

⁴⁷ Mouvement féministe apparu dans les années 1970 pour dénoncer les tabous autour de la menstruation, le *free bleeding* encourage les femmes à laisser s'écouler librement le sang menstruel.

pratiquement », elle devrait être féministe mais que « émotionnellement et mentalement », elle ne l'est pas, se définissant plutôt comme une « girlie girl » nostalgique du modèle de féminité dominant dans les années 1950 (modèle dont on peut rappeler ironiquement qu'il n'était pas historiquement incarné par les femmes noires). Une autre vidéo met en scène une jeune fille au visage triste, déclarant que « le féminisme a détruit ma famille ». De façon surprenante, il ne s'agit pas d'un récit de divorce qui aurait gâché son enfance mais des répercussions négatives du féminisme (défini comme « un truc de lesbienne, sans offenser personne », « un produit des années 50, 60, de l'époque de Reagan », « ça vient de l'Europe, ce sont des idées de blanches ») qui ont « ruiné mes chances de fonder une famille avec 6 enfants ». Cette jeune Africaine Américaine, qui érige sa grand-mère en modèle car « elle a élevé 5 enfants comme à l'époque victorienne » se lamente de ne jamais pouvoir devenir une mère au foyer dans son propre pays. (v.6)

Au-delà d'une méconnaissance de l'histoire du féminisme et des Africains Américains, on notera que les témoignages de ces femmes tentent d'inscrire et d'articuler leur identité de genre et de race dans une société qu'elles perçoivent comme dangereusement imprégnée d'une idéologie essentiellement véhiculée par des femmes blanches, ce qui est historiquement valide pour la première et la deuxième vague mais moins pour la troisième vague qui fait l'apologie d'une approche inclusive et intersectionnelle. Il semblerait que cet aspect du mouvement n'ait pas de résonance auprès de ces femmes qui ne s'identifient pas non plus au féminisme noir.

Conclusion

Pour conclure, l'engagement des femmes dans l'antiféminisme contemporain peut-il conduire à restreindre certaines libertés et participer ainsi à la construction d'une Amérique illibérale ?

La question est légitime dans la mesure où ces femmes participent à la propagation d'une culture remettant en cause, d'une part, l'un des fondements de la pensée féministe qui met en avant la nature systémique, plutôt qu'individuelle, de la discrimination, et contestant, d'autre part, l'un des grands acquis du féminisme de la deuxième vague qui est le droit de mettre fin à une grossesse non désirée. A l'instar des hashtags féministes, les discours antiféministes se déployant sur le web peuvent avoir des effets importants sur les médias et la sphère politique. Même si l'élection récente de Joe Biden représente un frein aux potentielles avancées de l'antiféminisme, il n'en reste pas moins que la lutte contre *Roe v Wade* demeure vivace et que Donald Trump a institué une majorité conservatrice à la Cour Suprême.

En postulant que le combat est gagné, celles qui s'inscrivent dans une logique postféministe répandent également l'idée que les Américaines sont privilégiées et que les acquis sont stables en occident, ce qui n'est pas le cas. *Womenagainstfemnism.com* peut se lire comme le symptôme d'une Amérique ignorante et réactionnaire qui, réagissant aux progrès du féminisme, redoute l'effacement des frontières entre les sexes et fantasme un monde dominé par des féministes misandres. Il serait toutefois simpliste et inexact de considérer que les antiféministes sont toutes des traditionalistes attachées à une vision essentialiste du sexe féminin. Les vidéos montrent en particulier des processus de cheminement à travers les discours sur le féminisme qui soulèvent des questions et qui méritent d'être pris en compte, ne serait-ce que parce qu'ils illustrent la dynamique des vagues et contre-vagues façonnant l'histoire du féminisme.

La féministe Lisa Knisely souligne aussi que les jeunes femmes actives sur le tumblr *Women Against Feminism* formulent certaines critiques qui font écho à des débats au sein même du féminisme, relatifs par exemple aux limites de la représentativité du mouvement ou à l'ambiguïté des discours qui oscillent entre agentivité et victimisation des femmes. A propos de son propre cheminement, Lisa Knisely écrit :

« Nous ferions bien de nous souvenir que beaucoup d'entre nous, au départ, ne nous considérons pas comme des féministes non plus. Je sais pour ma part que je ne serais jamais devenue une féministe [...] si des féministes n'avaient pas pris mes objections au sérieux et ménagé du temps pour discuter et débattre avec l'adolescente que j'étais. »⁴⁸ La question de savoir si le cyberspace peut être propice à de tels échanges mérite d'être explorée.

⁴⁸ <https://www.dailydot.com/unclick/what-we-can-learn-women-against-feminism/>, consulté le 15 janvier 2021.